Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 63 (1918)
Heft: 4

Artikel: Doctrines et devoirs
Autor: Decollogny, W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-340058

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Doctrines et Devoirs

Tous les jours, les expériences des fronts de guerre justifient de nouvelles thèses et éliminent à l'épreuve du feu d'anciennes formules. Les états-majors aux aguets moissonnent peu à peu les enseignements définitifs et forgent la nouvelle doctrine. La doctrine nouvelle ! termes frondeurs qui font tressaillir et que beaucoup jugent prétentieux.

« Il serait téméraire, ajoutent plusieurs, d'en dévoiler dès maintenant les mystères ; car la bataille actuelle est un épisode accidentel, une dégénérescence trompeuse, et le fantassin, par son esprit d'offensive — l'apanage de la tactique qui vainc — rendra bientôt à l'infanterie sa place de reine déchue. La méthode du jour, l'usure, ne donnera pas la décision, le moment psychologique où, anémié, l'ennemi renoncera à la lutte ou du moins s'en retournera chez lui. »

Ces moralistes sceptiques ne se souviennent plus. Ne prétendaient-ils pas, en effet, il y a trois ans déjà, fixer l'échéance de la lutte prochaine à quelques mois, et, en prophètes convaincus, ne repoussaient-ils pas l'hypothèse de la guerre dite scientifique ? Recourir d'après eux aux offices savants de l'ingénieur était, pour le stratège, une preuve de pusillanimité. Montaigne lui-même, génial et précurseur, ne traitait-il pas de monstruosités les billevesées intellectualistes ?

« Voici le monstre dans toute son horreur : la bravoure, l'héroïsme ne suffisent pas aujourd'hui pour gagner les batailles. La guerre est devenue une science, et le courage personnel est peu de chose quand il s'agit de résoudre le problème posé par l'adversaire. — La guerre, avec les matérialistes, se réduisait à une simple opération d'arithmétique ; avec les intellectualistes elle se hausse jusqu'à l'algèbre : on admirera le progrès... » Et il ajoutait plus loin :

« ... A la guerre ne fais pas de la science, fais de l'action ; l'action n'a rien à voir avec les remuements de terre et l'édifi-

cation de murailles, nés de la peur et d'où naîtra la peur ; l'action a tout à voir avec la passion. »

On nous permettra, pour mieux pénétrer sa pensée, de reproduire encore ici ses dissertations sur le combat moderne :

« ... Notre moral reste au-dessous de notre technique. Avoir une densité supérieure à un homme par mètre courant me paraît insensé !... Un bataillon par kilomètre, avec ses compagnies réparties sur trois lignes, répond à tous les besoins du combat de front, à toutes les nécessités de la fixation et de la destruction. Et si vous voulez du bruit et du vacarme, annexez de l'artillerie : c'est l'arme du bluff. Prenez garde pourtant qu'elle ne lie l'infanterie [1]. »

Aujourd'hui, les études sur l'attaque de l'intellectualiste Laffargue, retour du front, sont communiquées aux armées françaises par le commandant en chef : Et on lit :

« On obtient la supériorité réelle sur l'ennemi par la supériorité des engins ; le courage ne peut suppléer à la destruction, il faut s'ingénier à munir les hommes du matériel qui peut leur être utile... La lutte ne consiste pas à se faire tuer, mais à s'en tirer en rossant l'ennemi. Donc, il ne faut pas partir comme des huluberlus... Préparons notre affaire dans les moindres détails pour vaincre et vivre... Celui qui risque sa vie, et ne veut pas mourir, mais réussir, devient parfois ingénieux. C'est pourquoi, moi qui fut de la mitraille humaine pendant plus de neuf mois, j'ai essayé de réfléchir pour épargner l'inestimable existence de tant d'humbles camarades... L'attaque actuelle s'est transformée en attaque de guerre de siège. Il faut l'accepter telle qu'elle se présente, l'étudier, nous ingénier à trouver des moyens spéciaux pour la préparer efficacement et *orienter l'instruction* des troupes *entièrement dans ce sens* [2]. »

Sanctionner cette « orientation nouvelle », c'est s'affranchir de dogmes hier encore vrais ; c'est mesurer l'évolution des

[1] Dans ses conclusions, Montaigne écrit aussi : « Les moissons superbes de la victoire ne lèvent que sur des champs ensemencés par le sacrifice. Il n'y a victoire que des cœurs. Il faut armer les cœurs. » — *Vaincre, la Guerre*, Lieut.-Col. Montaigne, Berger-Levrault, 1913, p. 40 et suiv.

[2] *Etude sur l'attaque*, Capit. Laffargue. Paris, Plon, 1916, p. 5, 6 et suiv.

conceptions, de ce point mort, le doute, à cette phase d'opposition de vertus symboliques : exaltation et sang-froid, discipline et volonté, puissance et science ;

C'est, en fait, assimiler en essence les expériences de la Marne, la cristallisation des fronts, la fixation des forces, la guerre de tranchées ;

En acte enfin, c'est exploiter avec génie les avantages naturels, transformer le terrain en champs de bataille offensif-défensif, synthèse de la lutte de l'échiquier européen, permettant aux Français la résistance et contre-attaque de Verdun, aux Anglais puis aux Allemands les jeux de la ligne Hindenbourg, aux Impériaux enfin comme aux Alliés la défense des Vosges et celle du Trentin.

Mais l'étude des caractères de l'attaque moderne a d'autres répercussions. Au point de vue suisse, elle plonge éducateurs et théoriciens dans le doute et le désarroi.

Ne condamnaient-ils pas en effet — *ante bellum* — l'édification de certains travaux dans l'offensive ? Creuser un fossé de tirailleurs en contre-pente leur paraissait paradoxal ! Faire du Jura, barrage naturel, un point d'appui, se fixer, par exemple, au Hauenstein, aux Rangiers, au Chasseral favorisait d'après eux, l'enveloppement par l'ennemi ; seule la bataille de plaine offrait des perspectives de manœuvre et procurait l'offensive victorieuse !

On en revient, paraît-il, et notre état-major-général, avide de lumières, envoie — le secret de polichinelle — de nombreuses missions à l'étranger. Les documents rapportés fixeront la doctrine officielle, puis la réorganisation de l'armée suivra...

Or, de la fournaise suintent déjà, précises, leçons, morales et détails aussi. La nouvelle répartition de la compagnie française en grenadiers, voltigeurs et tireurs est connue. L'organisation des bataillons allemands d'assaut n'est plus un mystère. A la mitrailleuse partout multipliée, on oppose, avec succès, le mortier de tranchée, très mobile et d'une grande efficacité [1].

[1] « Artillerie de tranchées », R. M. S. Août 1917. A ce propos, le capitaine Laffargue raconte : « Je me rappelle qu'avant l'attaque du 9 mai, je trépignais d'impatience et j'allais trouver sans cesse l'observateur d'artillerie en voyant un maudit créneau rectangulaire rester obstinément intact jusqu'à la fin. Quand nous partîmes, ce créneau s'alluma et deux sections furent dé-

Des deux côtés de la muraille sanglante, partout l'instruction du soldat est développée, complétée, spécialisée.

A expériences, d'où lois, nouvelles, devoirs nouveaux.

Mais en Suisse...

* * *

En Suisse, l'armée mobilisée poursuit sa préparation. Elle organise des cours d'instruction, d'information et puise dans les compagnies les élèves aptes. D'où va-et-vient perpétuel de cours à compagnie et vice-versa, malgré les doléances des capitaines, en mal d'homogénéité d'unité. Classe de détachés, classe de retardés, compagnie déclassée.

Ce système est évidemment un pis-aller. Provisoirement applicable en service actif, il ne l'est plus la guerre terminée. Les cours annuels de 13 jours sont, en effet, trop courts, et leur mission est la répétition, la manœuvre, non l'initiation. Quand, dès lors, faire œuvre de vulgarisation ?

« Aux écoles de recrues », dites-vous.

Hélas ! dans l'état actuel, ce serait tomber de Charybde en Scylla.

Unanimes, en effet, sont à la fin des écoles, pédagogues, officiers de troupe et instructeurs : le programme est trop chargé, l'instruction peu profitable, parce que trop rapidement, trop intensivement, trop abusivement absorbée. Concordantes sont aussi les appréciations des commandants d'unités sur leurs nouvelles classes : « Ne sont pas prêtes pour une entrée en campagne immédiate. »

Aux uns et aux autres, le commandant en chef de l'armée explique philosophiquement que :

« Il est préférable d'envoyer à leur bataillon des recrues sans aucune instruction sur le service en campagne, que des recrues ayant quelques notions de ce service, correspondant

truites. Pour démolir les mitrailleuses, il faudrait, non pas uniquement des canons placés à 1500 m. qui ont en outre bien d'autres préoccupations, mais des canons placés dans la tranchée même... Il faut avoir les moyens de supprimer instantanément ces mitrailleuses qui se dévoilent sans qu'on ait pu prévoir d'avance leur emplacement et viennent s'installer pour enrayer nos progrès... L'artillerie de campagne est trop loin, la liaison n'existe guère plus dès que l'on a dépassé l'extrémité des lignes téléphoniques. La question est des plus importantes et mérite qu'on l'étudie... » (*Etude sur l'attaque*, p. 17.)

du reste peu à la réalité, car on ne peut se fier à ces recrues qui se sont habituées à disposer de leur indépendance dans le terrain pour accomplir superficiellement leur devoir [1]. »

Conclusion : programme partiellement exécuté, hâte fébrile. Tels sont les fruits du régime actuel ; tel est l'écho de discussions parlementaires célèbres ; tel est le résultat d'application d'une loi corrigée malgré les sollicitations d'officiers compétents, convaincus, disaient-ils, que « les sacrifices demandés (école de recrues de 80 jours) constituaient le strict minimum de ce qu'exige la sécurité du pays [2]. »

« Soixante-cinq jours valent mieux que quarante-cinq », rétorquaient les politiciens voulant excuser cette « demi-mesure. »

Un exemple. La guerre russo-japonaise fait rage. Le Samouraï donne à l'Européen d'admirables leçons. Les enseignements parviennent à nos voisins — qui en profitent — à nous aussi — qui devons en profiter. Mais dans une demi-mesure sans doute ?

On ne marchande pas avec le devoir. « Peuple, quelle est ta morale ? je te dirai quelle sera ta victoire. »

Que l'on veuille bien, dès lors, ne pas s'étonner des critiques et surtout que l'on ne spécule plus sur les disponibilités que pourrait laisser l'instruction des recrues. Le lecteur nous pardonnera volontiers si, convaincu comme lui, nous reproduisons cependant ci-dessous, pour exemple et par souci d'exactitude, le tableau de l'emploi du temps dans une des récentes écoles d'infanterie :

Durée de l'école . . . . . 67 jours.

Habillement, équipement, armement des recrues, transfert (à jours variables) des détachements cantonaux, répartition en compagnies et sections, inspections du médecin, de l'oculiste, livraison du matériel, essai des chaussures, échanges, organisation définitive . . . . . 5 jours.

[1] Principes pour l'instruction des recrues, émis par le Général le 18 février 1915.

[2] Message du Conseil Fédéral et pétition des officiers aux Chambres.

Report	5	jours	67 jours
Grand congé	1	»	
Dimanches	9	»	
Inspection du contrôleur d'armes .	½	»	
Organisation des détachements cantonaux, transfert aux arsenaux, opérations de licenciement	1 ½	»	17 jours.
Solde			50 jours.

Soit : 50 jours à 8 heures par jour = 400 heures.

Sur ce solde est à défalquer pour l'instruction formelle :

Pour la gymnastique (obstacles, entraînement à la course, etc., 2 h. par jour pendant 50 jours :	100 heures.		
Pour l'enseignement théorique (par offic., s.-offic., chant, travaux divers, etc.), 1 h. par jour	50	»	
Pour la présence au stand (au tir ou attendant son tour l'arme chargée)	30	»	
Pour les services spéciaux (cuisine 1 à 2 j., cibarre, etc.)	20[1]	»	200 heures

Solde : 200 heures ou 25 jours à 8 heures.

Pour l'éducateur, le problème est posé : Assouplir 200 recrues en 200 heures au travail réglementaire suivant :

Instruction individuelle, pointage et préparation au tir, escrime et connaissance de l'arme, service de garde formel et pratique, signaux optiques, entraînement à la marche (15 à 40 km. progressivement), utilisation de l'outil de pionnier, du terrain, instruction individuelle du tirailleur, instruction du groupe, de la section, ordre serré, dispersé, tirs de combat par section et compagnie, course de 6 jours.

Sont omises, les inspections de périodes, générales et de fin d'école, pendant lesquelles l'homme peut poursuivre son instruction, et le service en campagne à prévoir de nouveau aux écoles, dès la mobilisation terminée.

[1] Ne sont pas comprises les heures de service du planton de garde, de l'ordonnance postale, du service du quartier le samedi, etc.

Ajouter à ce programme serait abusif ; il est nécessaire, est-il suffisant ?

Les expériences actuelles — d'où la tactique, d'où la préparation à la guerre — démontrent que la bataille décisive moderne n'est plus le choc brutal et direct de deux armées s'abordant ; mais que l'acte décisif s'élabore préalablement, fermente en quelque sorte dans un chantier de préparation où la science et la technique — et aussi la volonté — des plus habiles sont les gages de son succès. Aux artisans dès lors, aux ouvriers de l'entreprise, aux soldats, jadis simples manœuvres, de prouver leur suffisance professionnelle. Tour à tour terrassiers, mineurs, fusiliers, ils sont mitrailleurs ou lancent la grenade. Casqués et masqués, ils rétablissent la tranchée abandonnée et assurent le service du canon d'infanterie, le passe-partout de l'assaillant. Aussi l'instruction primaire ne leur suffit plus, il leur faut des connaissances techniques supérieures. Or, nos écoles les sacraient fantassins, mais ne les armaient pas pour le combat moderne... et il est urgent qu'elles le fassent.

Le moyen : doubler la durée des écoles de recrues.

La méthode : spécialiser l'instruction pendant cette prolongation et faire des grenadiers, des canonniers, des mitrailleurs, des sapeurs.

C'est la nécessité, le devoir, dur peut-être, mais en face duquel un Suisse ne peut reculer. Négliger d'assurer la sécurité de son foyer devant les outrages et désastres que tel pays ami et neutre comme le nôtre a dû subir, serait criminel. Pensons-y et... parlons-en, nous autres officiers subalternes qui sommes près de la troupe.

Octobre 1917.

1er lieutenant W. Decollogny.